

La Freak, journal d'une femme vaudou

un spectacle de Sabine Pakora



@ Jérémie Lévy

***Représentations du 16 septembre au 5 octobre 2022 à la Reine Blanche - Paris
(vendredi à 19h, samedi à 18h, dimanche à 16h. Les 4 et 5 octobre à 19h)***

Le 28 janvier 2023 au Théâtre de Chelles

Le 8 mars 2023 au Théâtre de Vitrolles

La Freak, journal d'un femme vaudou

Texte, interprétation, conception, mise en scène : **Sabine Pakora**

Collaboration artistique : **Léonce Henri Nlend**

Assistante à la mise en scène : **Morgane Janoir**

Lumières : **Matthieu Marques Duarte**

Moulages : **Daniel Cendron**

Photos du dossier : **Jérémie Lévy**

Avec le soutien de l'Adami

Déclencheur

Production Sorcières&Cie / Bureau des Filles

Coproduction : Ateliers Médecis, Théâtre de Chelles



Dans une autofiction poétique une actrice en proie à ses doutes, ses questionnements et ses rôles fait le récit de la politisation de ses expériences personnelles et professionnelles tour à tour émouvantes, drôles, tragiques et traumatiques. Elle livre son journal au gré de ses castings, de ses rencontres et de ses personnages. Tout en exhumant les moments dans son parcours qui l'ont confronté à un sentiment d'exotisation, elle interroge les notions d'altérité, de standardisation et d'universalité. Elle convoque alors ses personnages stéréotypés dans le but de les mettre face aux clichés qu'ils représentent. Se succèdent réalisateurs, directeurs de castings, « tchিপologue », prêtresse vaudou, femme de ménage, sans papier, prostituée ...

Des personnages hauts en couleurs, délurés, dans des situations à la limite de l'absurde.

CONTACTS :

Production : Bureau des Filles/Sorcières&cie

Production, diffusion : Véronique Felenbok / 06 61 78 24 16 / veronique.felenbok@yahoo.fr

Administration : Morgane Janoir / 07 64 35 73 79 / janoir.production@gmail.com

À PROPOS DU SPECTACLE

La Freak est un seul en scène qui nous livre la parole et le ressenti d'une actrice à travers les attentes et les déboires du métier de comédienne, les rôles stéréotypés auxquels ses origines la renvoient. Dans une perspective de discours pluriels et avec une galerie de personnages et de situations à la fois pittoresques, loufoques, humoristiques et malaisantes, la comédienne balaie les clichés qui la contraignent à travers les rôles qui lui sont proposés. Elle nous fait part des préjugés récurrents auxquels son image la confronte du point de vue des standards et d'une certaine pensée académique dans les métiers du spectacle et du cinéma. Elle donne accès au soliloque, au ressenti et aux émotions des petits personnages périphériques et subalternes, voués à des apparitions et rôles anecdotiques dont on ne sait souvent rien. Elle tente de rendre visible les singularités, les vies oubliées, qui ne comptent pas, dont on ne parle pas.

L'homonymie La Freak, tout en questionnant la figure du monstre et l'altérité, nous renvoie à un sombre passé de l'histoire, aux phénomènes des zoos humains qui ont prévalu au temps des empires coloniaux jusqu'à la seconde guerre mondiale, où étaient exposés « les monstres de foire » et tous les peuples classés comme indigènes par l'anthropologie de l'époque.

De même qu'en interrogeant les canons de beauté, les injonctions à la minceur qui reposent sur le corps des femmes et des comédiennes, elle pose la question du solipsisme du genre blanc, à l'intérieur duquel les expériences d'une femme grosse et noire peuvent relever de l'insolite, et du défi.

Quels corps, quelles femmes, quelles féminités, quels récits, quel discours quels imaginaires sont représentés et de quelle manière dans les médias, les films et sur les plateaux de théâtre ?

En mêlant les récits d'une enfant pleine de rêves aux anecdotes d'une femme confrontée à une réalité figée et suffocante, ce texte soulève nombre de questions : Comment se faire une place dans un paysage si conventionnel quand on est aux antipodes de ces codes ? Comment concrétiser ses aspirations quand les circonstances de la vie ne t'y prédisposent pas ? Comment combattre les stigmates en les incarnant malgré tout ? Comment dénoncer sans incriminer ? Comment retourner et transcender les oppressions et les discriminations en les transformant en des matériaux artistiques ? Comment faire d'une cause juste et personnelle une cause commune ?

La comédienne jongle avec les stéréotypes qui lui sont renvoyés tant sur sa couleur que sur sa rondeur. A l'aide d'humour et de tirades prônant le droit à la différence, ce texte est une confession qui interroge et questionne les cadres de référence hégémoniques de la société française dans laquelle on vit.

@Jérémy Lévy

La Freak est un contre récit sous forme d'autofiction qui questionne les relations sociales, esthétiques, artistiques entretenues entre les marges et les standards. Ce texte tente de renouveler les points de vue et de s'affranchir d'une norme hégémonique et artistique dans les dramaturgies théâtrales ainsi que dans les fictions cinématographiques contemporaines.

NOTE D'INTENTION



La Freak est mon premier projet de mise en scène, c'est également un texte dont je suis l'auteure et l'interprète.

Dans ce projet je veux travailler sur la mémoire traumatique et historique en faisant s'entrecroiser la petite et la grande histoire autour d'éléments dans mon parcours personnel, artistique et professionnel qui peuvent aussi se lire de façon plus politique et faire ressortir un présent gros de passés qui ne sont pas passés au travers de certaines traces qui semblent indélébiles.

Je suis née en Côte d'Ivoire dans une famille aisée, venue en France pour rejoindre ma fratrie et y poursuivre ma scolarité.

Mon père est millionnaire, il fait partie des plus grosses fortunes de Côte d'Ivoire, nous sommes dans les années 80, la France a cassé les prix du marché du bois et du cacao avec la Côte d'Ivoire, l'entreprise de mon père fait faillite, victimes d'abandon, nous sommes pris en charge par l'aide sociale à l'enfance mes frères, sœurs et moi.

Dans mon histoire je lie cet événement aux relations politiques et économiques asymétriques nord-sud qui à mon échelle ont fait littéralement exploser ma cellule familiale et bouleversé à jamais le cours de ma vie.

Cette vie en montagne russe ne m'a jamais empêché de croire en mes rêves, malgré une histoire personnelle chaotique qui m'a projeté dans un combat permanent dès mon plus jeune âge.

Adolescente, j'ai concrétisé mon rêve d'enfant, j'ai décidé d'être comédienne.

C'était sans savoir que j'allais être confrontée à des discriminations sur un marché du travail qui me renvoie de plein fouet à une histoire et un héritage colonial dont je ne pouvais me défaire.

Mon témoignage *L'héritage colonial* dans l'ouvrage *Noire n'est pas mon métier*, a été le point de départ d'une réflexion que je nourrissais depuis plusieurs années, sur les difficultés de travailler en tant qu'artiste comédienne ronde et noire faisant l'expérience d'appartenir à une minorité dans une société normative.

L'écriture de ce texte et ce projet de seul en scène se sont imposés à moi, à un moment où je me questionne sur la façon dont j'ai envie de continuer mon métier de comédienne et mon parcours artistique, ne voyant d'autre issue que celle d'écrire et de me raconter depuis ma perspective en constatant que mes expériences professionnelles et personnelles sont autant de tiroirs à l'intérieur desquels on peut placer le cadre d'une caméra ou les lumières d'un plateau et percevoir que certaines histoires intimes ont des liens non seulement étroits avec la grande histoire, mais sont aussi le lieu du spectacle, pas dans un voyeurisme déplacé, mais plutôt à travers l'illustration d'une singularité et qu'à ce titre, on a besoin de les entendre et de les voir.

Ce qui m'importait était aussi de trouver ma propre forme de narration, inventer des protocoles d'écriture, une grammaire dramaturgique, des discours polysémiques pouvant exprimer et rendre compte de la singularité d'un parcours et d'expériences atypiques. Au-delà du récit en lui-même, il était nécessaire de trouver sur quel ton raconter cette histoire pour constater que parfois le tragique entretient des relations incestueuses avec l'humour et le sarcasme, dans un comique de situation qui pourra être un véritable levier essentiel à mon propos.

Pour Audre Lorde poétesse féministe, « la poésie n'est pas un luxe c'est une nécessité et le départ de toute action ».

Dans mon cas, je peux dire que c'est l'écriture qui est le départ de mon action et d'une certaine action politique. L'écriture m'a aussi fait prendre conscience du pouvoir des mots, véritables outils de déconstruction, d'émancipation et de création.

Dans ce projet, j'ai eu envie de me montrer telle que je suis parmi celles et ceux qu'on ne voit pas ou peu, donner à entendre ma voix parmi des voix dissonantes, tant du point de vue des identités subalternes, des corporalités hors normes, des genres et des féminités plurielles, et des personnages anecdotiques.

La Freak parle des marges et des périphéries dans leur rapport de subalternité entretenus avec la norme et les standards.

Il donne à voir le regard porté par les vécus minoritaires et ses tentatives de déconstruction pour tenter de résister et survivre face un cadre hégémonique centripète qui a tendance à exclure tout ce qui est différent de lui.

Il parle des identités subalternes et dominées de par leurs origines confrontées à un processus d'altérisation permanent, mais aussi de la subalternité des corps et des physiques en dehors de la norme qui composent quotidiennement avec un monde où rien n'est pensé pour eux, leur donnant la sensation d'être non seulement inadapté et d'incarner aussi la figure du monstre tout en expérimentant la réalité des injonctions dans une dynamique d'alienation.



@Jérémie Lévy

Je pense aux corps et aux physiques des femmes sans cesse évalués sur leur apparence qui subissent des attaques les plus virulentes lorsqu'ils ne correspondent pas aux standards de beauté.

Il parle également des parcours de vie non linéaires lorsqu'on est un mineur isolé et de la résilience à l'œuvre pour tenter de se reconstruire dans l'adversité et parvenir à concrétiser ses rêves.

Enfin ce projet aborde la question des métiers précaires, des petits emplois peu qualifiés qui doivent s'adapter à une flexibilité galopante du marché de l'emploi notamment dans les métiers du spectacle où les demandes toujours plus fantasques bafouent bien souvent les cadres législatifs et où les normes de gestion et les règles qui prévalent sont davantage celle d'un marché de l'image et des désirs que celle d'un marché du travail avec des pratiques qui frisent la discrimination.

Le contexte où s'exercent ces petits métiers dans une situation de vassalité se fait parfois au détriment des valeurs de bien-être et de sécurité.

Je veux parler des petits métiers du spectacle, de la figuration et des petits rôles et de toutes les déclinaisons qui s'offrent à ce corps de métier.

Comédienne depuis une dizaine d'années, je me retrouve face à une récurrence de rôles qui me confrontent à des stigmatisations négatives au travers de personnages de femmes de ménage, prostituées, Mama... des archétypes de femmes migrantes serviles, en situation subalterne.

Je me sens enfermée, dans des représentations d'une Afrique fantôme et fantasmée d'un autre temps, portées par un regard occidental qui en dit beaucoup plus sur lui-même que sur l'Afrique et ses afro-descendants et réduit mon identité entière à un stéréotype.

Éprouvant un véritable malaise, j'ai voulu questionner ce regard, au travers de ces personnages de femmes au statut subalterne qui m'assignent une identité, une histoire et un territoire dans lesquels je ne me retrouve pas. J'avais la sensation de ne pas vivre à la bonne époque. Un peu comme si mon rêve d'être comédienne n'était pas réellement possible. J'ai alors commencé par effectuer un mémoire de recherche à l'école des hautes études en sciences sociales dans lequel j'ai travaillé sur la représentation des femmes noires dans le cinéma français.

Très vite se sont dégagés des aspects qui me sont apparus intéressants à traiter comme le ressenti et les expériences vécus, de même que la question des castings, des costumes et du salaire.

Plus tard, l'aventure du livre *Noire n'est pas mon métier* co-écrit avec 15 autres comédiennes et sa réception par les médias et le public m'a confortée sur la pertinence de nos témoignages.

LA SCENOGRAPHIE : LA SUPER MAMA

En passant par ces différentes étapes, je suis arrivée à l'écriture du spectacle de la Freak avec l'envie de confronter les personnages que j'ai pu interpréter mais aussi mon expérience.

Ces rôles de femmes en situation de subalternité sont pour moi des avatars de la figure du domestique, du serviteur, de l'esclave des résurgences de notre passé, de notre héritage colonial et d'une certaine histoire de domination à travers lesquels s'échouent et se fracassent ces figures minorées et fétichisées dans notre monde contemporain. Dans mon spectacle, il m'est apparu très vite compliqué d'interpréter ces femmes et de leur donner la parole sans courir le risque de véhiculer à nouveau ces stéréotypes très ancrés dans notre inconscient.

Il était à mon niveau plus intéressant de donner à voir le regard qui était porté sur elles par l'intermédiaire de personnages de réalisateurs, directeurs de castings, sociologues, des figures d'autorité qui véhiculent une certaine pensée académique.

En m'inspirant des codes de l'art visuel et plus particulièrement du travail des plasticiens comme Mary Sibande et de son personnage de domestique « Sophie », et Duane Hanson ou encore du photographe Meiji Nguyen et son modèle de femme noire super size, très proche de l'esthétique d'une poupée de cire, j'ai eu envie de créer la figure d'un alter égo de « Mama super size » ou « Super Mama », une figure de Mama fétichisée, à la fois comme une poupée « vaudou » à échelle humaine ou l'incarnation d'une deus ex machina créée à partir du moulage de mon propre corps, et qui à la manière d'une antiparastase s'emparerait des stigmates et des stéréotypes pour se les réapproprier et les détourner.

Elle interviendrait dans différentes installations et tableaux du spectacle et interagirait avec le public. Elle inciterait le spectateur à questionner son propre regard.

C'est le sculpteur Daniel Cendron qui réalise ces sculptures qui m'accompagneront sur le plateau.



EXTRAITS

(...) **Journal – Des films à en pleuvoir** (voix off)

J'ai passé une bonne partie de mon enfance en internat et la seule activité à notre portée en dehors des jeux de sociétés, les soirs où nous n'avions pas école le lendemain, était de regarder la télé.

On passait des soirées entières à regarder des films, j'adorais regarder des films mais ce que j'aimais encore plus, c'était cette petite magie d'être là tous ensemble concentrés dans un silence implacable. T'avais pas intérêt à moufter à faire du bruit, ou dire quoi que ce soit, t'étais là pour le film et c'est tout !

Les plus petits, les plus grands, les adultes, les enfants, les adolescents, j'avais l'impression qu'on était tous égaux face au film du mardi soir.

Pendant les vacances je regardais aussi des films avec mes frères et soeurs. Des fois même on pouvait regarder des films toute la journée et toute la soirée, on connaissait le programme télé, les publicités et les génériques par coeur et j'étais super contente de pouvoir les dire ou les chanter de façon synchrone au gré de leur passage.

Ce qui me questionnait par contre, c'était de ne me retrouver nulle part dans ce vaste programme télévisuel. Nulle image de moi ou de quoi que ce soit qui me ressemblait.

Je regardais la télé et j'attendais inlassablement de voir ma propre apparition à l'écran d'un moment à l'autre. Elle n'arrivait jamais.

Je ne comprenais pas, mais je restais dans une attente inéluctable.

Souvent je m'endormais le soir pendant le film et on m'emmenait dans ma chambre à coucher où je me retrouvais toute seule dans l'obscurité, le silence et le froid ; ce qui me réveillait tandis que j'entendais et je ressentais toute l'atmosphère chatoyante du salon, les rires, et tout le bonheur d'être réunis autour du film face à la télé qui crépitait comme un feu de cheminée et seule dans ma chambre je loupais ce moment merveilleux.

Je décidais de me lever et de retourner au salon.

C'était peut-être à ce moment-là que mon image allait apparaître, à mon insu ?

La télé c'était ma mère, elle renvoyait toujours de la lumière.

On ne s'ennuyait jamais avec elle, toujours douce, affable, souriante, aimable et agréable, je la regardais et je l'aimais...

(...) **La fée Libellule**

Quand tu commences c'est le néant, tu es seule face à toi même, dans le fracas d'un silence assourdissant, c'est assez vertigineux et angoissant.

Tu ne ressembles à personne et personne ne te ressemble.

Pas de visage ami.

Ni personne auprès de qui te recommander.

C'est un véritable saut dans le vide. Tu dois t'inventer et te construire.

Tu n'as aucun modèle.

Quand tu décides d'être comédienne, et que tu es une personne lambda, au début c'est un peu compliqué, enfin je parle de mes débuts à moi.

C'est comme si une toute petite coccinelle qui ne connaît encore rien à la vie, décide de découvrir le monde et se retrouve au beau milieu d'un paysage immense empli d'une nature dense et luxuriante.

Insouciante, elle est motivée par sa seule envie d'être actrice. Très vite tes maîtres mots sont la survie, la débrouille, la persévérance et surtout l'espoir. Tu n'as pas d'argent, tu n'as pas tes parents derrière, tu n'as pas de réseau, tu n'as aucunes opportunités, tu n'as rien à part ton désir.

Tu es amenée à faire pléthore de petits boulots mais jamais ton métier de comédienne. Tu trouves des capacités inouïes à te renouveler, à créer et décliner toutes les compétences possibles que tu as en toi ou que tu t'inventes pour tenir et subsister en attendant que la chrysalide se transforme en papillon.

C'est comme si tu étais dans une profonde léthargie, dans un songe et qu'on allait te réveiller à coup de

baguette magique.

Mais ce moment-là n'arrive pas...

Et en attendant, c'est là que tu découvres tout un monde parallèle, insoupçonné, jamais imaginé, insolite, les animations dans les supermarchés, les émissions de télé-achat où on te fait passer pour une fausse cliente ou un faux médecin en blouse blanche spécialisé en nutrition et en chirurgie esthétique, pour attester de la validité d'un produit miracle, capable de faire disparaître toute ta cellulite en une semaine.

Un jour, par hasard, tu reconnais une amie comédienne déguisée en médecin dans l'émission.

Je trouve ça fou tout ce qu'on est prêt à faire...

Moi j'ai commencé par faire des goûters d'anniversaire pour enfants chez des particuliers.

Tous les mercredis, tous les samedis et tous les dimanches, j'écume toutes les villes d'Ile de France. Je m'introduis dans tout type de foyer de Paris et de sa banlieue.

Je vais chez des aristos, des bourgeois, des animatrices télé, chez des célébrités, je vais chez des familles de classe moyenne, des familles populaires, dans des comités d'entreprises, dans des bar- mitsva, des hôtels - restaurants de luxe.

Je me déguise en clown, en pirate, en cowboy, en sorcière, en indienne en personnage improbable le temps d'un anniversaire.

Il m'arrive de me déguiser en fée quelquefois, je ris dans ma tête quand les parents me voient arriver. Parce qu'une fée, elle est forcément blonde, aux yeux bleus, aux cheveux longs, à la silhouette gracile, élancée, à la taille de guêpe et moi je me tiens justement aux antipodes de tous ces standards et ces canons de beauté à l'occidentale. J'en suis la parfaite antithèse. Donc quand le samedi après-midi, je sonne à la porte, les parents sont pris de stupéfaction, de sidération. Ils sont dans un état de confusion profond, ils balbutient, ils sont dans un grand trouble. Ma présence bouleverse tous leurs codes et cadres de référence. Car, il y a aussi tous les invités, les grands parents, la famille, les amis qui boivent du champagne et mangent des petits fours à grands frais à côté. Et on doit faire des photos pour immortaliser l'événement.

Donc voilà qu'il y a une fée grosse et noire dans le salon pour animer l'anniversaire de la petite princesse Sixtine. La fée porte une robe assez cheap genre satin rose bonbon, prête à craquer à chaque mouvement, tellement la robe est extrêmement serrée et révèle et dessine de nombreux bourrelets, sur une taille pas vraiment saillante.

Je suis la fée Libellule...

Pendant que les parents, la famille et les amis me regardent de façon très dubitative, Sixtine et ses copines sont fascinées et captivées par mon personnage et tout ce que je leur raconte, mes histoires de fée, mes tours de magie. Elles me font des bisous, me serrent tour à tour dans leurs bras et me disent que je suis trop belle, que je suis la plus belle des fées. Sixtine me dit que c'est son plus bel anniversaire et me demande si je compte revenir l'année prochaine sous les yeux effarés de la famille.

En clown, je m'appelle courgette, j'ai surtout des garçons insupportables, intenable de véritables monstres qui hurlent à t'en briser les tympans.

J'ai l'impression d'assister à un concert de Death metal.

Ils se jettent tous sur moi dans un « pogo » effréné et m'assènent de coups somme toute assez violents, quand je tente de faire une petite entrée clownesque, sympathique et drôle pour me présenter.

J'ai développé une technique infallible pour qu'ils la mettent en sourdine, en veilleuse.

Tandis que je les invite verbalement à se calmer avec une voix douce, une mine souriante et chaleureuse, j'exerce sur leur bras avec ma main une pression progressive, un peu comme celle du tensiomètre chez le docteur.

Il s'ensuit alors, chez eux, une sensation étrange mêlée de confusion, de cafouillage, de malaise et de quelque chose de désagréable qui les incite aussitôt à se tenir à carreau.



Sabine Pakora : texte, mise en scène et jeu

Sabine Pakora est une auteure et comédienne française d'origine ivoirienne.

Après un bac Théâtre, elle se forme au conservatoire d'art dramatique de Montpellier puis à l'école supérieure d'art dramatique de Paris (ESAD).

Parallèlement à son parcours de comédienne, elle suit une formation en danse africaine et travaille en tant qu'artiste danseuse avec la compagnie Montalvo - Hervieu Porgy and Bess, Paradis et la comédie musicale Kirikou mise en scène par Wayne Mac Gregor.

Elle poursuit des études universitaires en anthropologie, en sociologie et en coopération artistique et internationale afin de comprendre comment fonctionnent la société et le monde, reliant ainsi ses réflexions et ses questionnements à sa pratique théâtrale et à des positions politiques et militantes.

En 2018, elle crée le Collectif Diasporact avec 15 autres actrices noires qui mettent en lumière les stigmatisations auxquelles elles sont confrontées dans le métier du cinéma et du spectacle dans le livre *Noire n'est pas mon métier*.

Elle se consacre aujourd'hui à sa carrière de comédienne dans différents projets de spectacles et cinéma. Elle a joué au théâtre sous la direction de Hassane Kassi Kouyaté *L'Illiade*, Frédéric Maragnani *Madame Bovary*, au cinéma dans de nombreux projets de longs métrages réalisés par Jean Pierre Améris, Pascale Pouzadoux, Eric Toledano et Olivier Nakache, Lucien Jean Baptiste, Anne Gaelle Daval...

Depuis quelques temps, elle s'est lancée dans l'écriture de projets personnels qui articulent des thématiques anthropologiques et sociologiques à sa recherche artistique dans une démarche d'expérimentation des formes, des récits, des imaginaires, des poétiques et des utopies.

Son projet de court-métrage *La Colonie* coécrit avec Théo Groïa et produit par Sébastien Onomo (Special Touch Studio) traite de la problématique du racisme et de la grossophobie dans l'univers de l'adolescence s'inscrit dans cette dynamique.

Elle a été accueillie au mois de juillet en résidence à Marseille à Montevideo autour de son texte de théâtre, ainsi que dans le festival des résidences d'artistes Transat organisé par le Ministère de la culture et les Ateliers Médicis pour son projet SuperMama & Puppet Art Protest – La poupée qui dit non, projet dans lequel elle travaille sur des éléments de mise en scène de son spectacle.

Elle sera également en résidence de création au mois de novembre 2021 pour commencer à travailler sur sa mise en scène au Grand Parquet Théâtre Paris-Villette. Elle commence pour la rentrée de septembre 2021 un atelier de théâtre - écriture aux Ateliers Médicis avec une restitution prévue lors du festival des écritures émergentes et de caractères Typo organisé par les Ateliers.

Léonce Henri Nlend, collaboration artistique

Après 4 ans de formation théâtrale au CNR de Saint-Maur-des-Fossés, Il poursuit sa formation à l'edt 91 et à sa sortie d'école il met en scène *Nous étions assis sur le rivage du monde* de José Pliya pour obtenir son DET en 2009. Il joue durant la saison 2010/2011 dans *Combat de nègres et de chiens* mis en scène par Michael Thalheimer au Théâtre National de la Colline, ainsi que dans *Le temps et la chambre* de Botho Strauss mis en scène par Marie Christine Mazzola au Théâtre de l'Opprimé.

En 2010, il fonde la compagnie la Bande de Niaisans. Il anime également des ateliers de pratiques artistiques avec des collégiens et lycéens. En parallèle, il joue en 2011 dans *Congrès de griots à Kankan* de Francis Bebey, mis en scène par Hassan Kouyate, *Big shoot* de Koffi Kwahul mise en scène par Clémence Laboureau et lui-même, en 2012 dans *Les Fourberies de Scapin* de Molière, mise en scène par Malik Rumeau, en 2014 dans *Jaurès, une voix pour la paix* écrit par Jean-Louis Sagot Duvaurox, mis en scène par Claude Moreau ; en 2015 dans *DjeuhDjoah qu'est-ce que tu Fela ?* de Koffi Kwahulé, mise en scène Malik Rumeau et lui-même et en 2017 dans *Kalakuta Dream* de Koffi Kwahulé, qu'il met en scène. Il travaille actuellement à la création de *Vous avez dit retour* de Yann Gwet.

Il mène des ateliers de théâtre autour des thèmes de la mémoire et du souvenir au Cameroun et en Martinique.

Podcast "L'Oreille est hardie"

Sabine Pakora "la Freak" est chic



Sabine Pakora • © Marine Lécroart

Sabine Pakora comédienne est devenue autrice et metteuse en scène de son propre spectacle un peu par la force des choses. Dans "La Freak, journal d'une femme vaudou", seule-en-scène intelligent, instructif et très drôle, elle raconte tous les préjugés et toutes les discriminations que lui a valu son "identité" de femme noire et grosse dans le milieu du cinéma et du spectacle. Un parcours de la combattante à suivre dans "l'Oreille..."

Patrice Elie Dit Cosaque • Publié le 15 avril 2022 à 17h16

Elle entre sur scène vêtue d'un masque blanc et installe de part et d'autre de la scène deux sculptures en taille réelle qui lui ressemblent étonnamment. Toutes deux sont noires et grosses. L'une est habillée en boubou façon "mama africaine", l'autre a tous les atours de la prostituée telle qu'on la représente au cinéma. Ces "super-mamas" comme les surnomme **Sabine Pakora**, accompagnent la comédienne tout au long du spectacle, comme un rappel constant des représentations toutes-faites, des clichés, des préjugés dans lesquels la jeune comédienne a été enfermée, enserrée dans son parcours.

Débuts ardu

Bac théâtre et formations dans des écoles de théâtre de Montpellier et de Paris en poche, l'aspirante comédienne comme les autres court les castings à la recherche de rôles divers et variés. On la remarque en tant que femme noire de forte corpulence. Du coup, elle trouve des rôles mais qui ne seront qu'un alignement d'images d'Épinal et des mêmes personnages immuables que l'on projette à partir de son physique, de sa couleur de peau et de ses rondeurs.



Sabine Pakora dans "La Freak, journal d'une femme vaudou

S'enchaînent donc : les fameuses mamas africaines ou Afro-descendantes, les prostituées, les mères de familles de banlieue avec de préférence leurs rejetons dealers ou en prison, les femmes de ménage... et qui plus est, pour seulement des apparitions à peine une poignée de minutes à l'écran !

Toute sa singularité qui lui a entrouvert un jour les portes du cinéma est justement ce qui la mine maintenant en tant qu'artiste, un comble !

La route vers "La Freak..."

Au début, Sabine était pleine d'espoirs puis devant ces rôles tous moins intéressants que les autres, résignée à l'idée qu'il fallait bien remplir la marmite puis, réalisant à quel point l'artiste qu'elle était s'enfermait dans ces partitions qu'on lui faisait jouer, elle décide de réagir. Le premier vrai déclin viendra de *Noire n'est pas mon métier*. Dans ce livre et ce mouvement, Sabine Pakora livre son témoignage à l'instar de la quinzaine de femmes qui racontent leur parcours et leurs combats d'actrices noires ou métisses.

Avec d'autres comme Aïssa Maïga, Firmine Richard ou France Zobda, elle dénonce de fait l'absence de variété dans les rôles proposés et la façon dont le cinéma manque d'imagination dans cette matière de diversité. Un livre qui rencontre un certain succès, un moment de grâce avec la montée des marches du Festival de Cannes et un regard du public qui commence à changer... Tout cela galvanise Sabine qui se dit que son salut d'artiste ne pourra venir que d'elle-même.

Naissance d'un spectacle

C'est là que naît l'idée de son spectacle *La Freak, journal d'une femme vaudou*. Avec le jeu de mots qui dit l'Afrique et ses origines ivoiriennes mais aussi la « freak » qui traduit de l'anglais, évoque le monstre de foire, la marginale que l'on voudrait faire d'elle. Son parcours de comédienne ressemble à une suite de mésaventures et de clichés ? Elle en fera le sel de son seul-en-scène, se jouant de ceux qui la cantonnent à n'être que la Noire de service, interprétant tour à tour un réalisateur plein de lui-même, une mère de famille, une « tchipologue » (hilarante !) persuadée d'avoir tout saisi des cultures noires.

Autant de personnages qu'elle a croisés ou dont on lui a parlé et dont elle a complété les portraits en forçant juste ce qu'il faut, le trait. Une forme de miroir inversé, dit Sabine Pakora dans *l'Oreille est hardie* : au tour de la femme noire et grosse, victime de racisme et de grossophobie, de stéréotyper ceux qui soi-disant détiennent le pouvoir et le savoir... Juste retour des choses de ce de spectacle *La Freak...* !

Écoutez « l'Oreille est hardie »...

Et découvrez l'artiste Sabine Pakora et tous les états par lesquels elle est passée pour en arriver à devenir la propre star de son show. Écoutez-la donner son avis sur la situation aujourd'hui qui s'est un peu améliorée en France, selon elle : on lui propose depuis quelques mois des rôles un peu plus variés qu'auparavant (notamment dans les fonctions de ses personnages : médecin, enseignant, procureur...). Écoutez-la parler (un peu) au nom de la diaspora qu'elle soit africaine, antillaise, réunionnaise et pour toutes les personnes grosses car son histoire est aussi l'exemple d'une lutte contre le racisme et la grossophobie.

jeuneafrique

« La Freak », satire intime de la Franco-ivoirienne Sabine Pakora

Le 18 février 2022

Par Jane Roussel



Sabine Pakora au théâtre de la Reine blanche. © Jérémie Lévy

Sur les planches à Paris jusqu'au 20 février, la comédienne présente « La Freak, journal d'une femme vaudou ». L'occasion de dénoncer les stéréotypes qui l'ont toujours poursuivie, de la campagne française aux plateaux de cinéma.

On est accueillis au [théâtre de la Reine Blanche](#), à Paris, par deux sculptures grandeur nature, moulées sur le corps et le visage de la comédienne Sabine Pakora. « Ici, vous avez la mama, et là, la putain africaine », légende-t-elle. L'une est vêtue d'un boubou orange, l'autre est en sous-vêtements. Au centre, Sabine, vêtue de noir, s'installe pour répéter. Ce soir du 16 février, c'est la première de sa pièce « La Freak, journal d'une femme vaudou », un texte politique, féministe, intime et humoristique qui relate la vie rocambolesque qui est la sienne. En marge de la répétition, elle se raconte.

On connaît l'actrice pour ses rôles aux côtés de Juliette Binoche, de Charlotte Gainsbourg, de Sandrine Bonnaire, dans *Telle mère telle fille*, *La Dernière leçon* ou encore *Samba*, mais Sabine Pakora a commencé à incarner ses personnages bien avant qu'une caméra ne s'intéresse à elle. Gamine, devant son miroir, elle passe son temps à rejouer les films qu'elle a vus à la télévision la veille, refait les dialogues, se déguise.

Sabine Pakora est née en Côte d'Ivoire, mais est arrivée en France vers quatre ans, envoyée par son père, un riche exploitant forestier qui souhaitait que ses deux garçons et ses trois filles aient une solide éducation. Les garçons sont en internat en Bretagne, les filles dans plusieurs appartements successifs, où se relaient des membres de la famille ou des baby-sitters. Elles vont dans une école privée où leurs camarades de classe sont la progéniture d'élites venues du monde entier.

Un monde 100 % blanc

Mais le projet de vie dorée s'effondre quand le père fait faillite et disparaît progressivement des radars. « Il appelle de temps en temps, et petit à petit on n'a plus de nouvelles de lui », se souvient Sabine, qui a alors 7 ans. À partir de là, les montagnes russes commencent. L'école fait un signalement à l'Aide sociale à l'enfance. Les sœurs sont placées dans un foyer d'abord, puis dans une famille d'accueil. Elle a 12 ans.

« Dans le regard de cette famille blanche, je sens que mes goûts ne vont pas. Petit à petit, je me coupe de ma culture afro »

Pour la première fois, Sabine et ses sœurs plongent dans un monde 100% blanc, dans les campagnes du sud de la France. Leur arrivée dans ce village est un « événement ethnographique » explique-t-elle, et donne l'impression d'avoir fait un bond dans les années 1950. Elles sont vues comme « les pauvres petites africaines abandonnées », ce qui fait rire Sabine : « Nous, on débarque chez des agriculteurs aux pantalons craqués qui circulent en Citroën 2 CV rouillée, alors qu'on a grandi avec des Kickers aux pieds, des cirés à pois, en roulant en Mercedes. Pour nous, ce sont eux les pauvres gens ». Le décalage est brutal, deux cultures se rencontrent, ou plutôt l'une éclipe l'autre : « Dans le regard de cette famille blanche, je sens que la musique que j'aime, comme le funk, c'est nul, que mes goûts ne vont pas. Je suis une enfant et je suis dépendante d'eux. Petit à petit, je me coupe de ma culture afro ».

Mais son récit d'enfance est dénué de « pathos » et même une source d'inspiration : ses souvenirs s'incarnent sur scène au fil d'une galerie de personnages tantôt touchants, tantôt ridicules, qui dépeignent une France pas franchement ouverte aux traditions culturelles de la fratrie.

Mama africaine ou femme de ménage

« On a pensé à vous pour le rôle de prostituée, de mama africaine, de femme de ménage. Il faut que vous rigoliez, qu'on vous voit sourire, vous êtes un soleil ! » Elle ne saurait compter le nombre de fois où elle a entendu une phrase de ce genre lors des castings. « J'ai eu à jouer toutes les déclinaisons de ces personnages hauts en couleurs sans capital intellectuel ou économique ». Ça a commencé dès le collège, pour sa première pièce. La professeure de français leur fait jouer *Le Fantôme de Canterville* : « Moi, je suis en servante », rit-elle. La classe se rebelle : « Pourquoi Sabine ne joue pas la mère ? Ou n'importe quel autre personnage ? » Le CPE tranche, elle restera servante. La suite de ses aventures dans le milieu confirment sa première impression, comme elle en témoigne dans le livre porté par [Aïssa Maïga](#), *Noire n'est pas mon métier*, paru en 2018.

« Je n'ai aucun souvenir d'avoir été castée sans lien avec ma couleur de peau »

Sabine se souvient aussi de cette fois où on l'appelle pour être « silhouette » (un petit rôle avec une ou deux phrases à prononcer), alors qu'elle a déjà avancé professionnellement et ne prend plus ce type de rôle. Elle cède pour rendre service, elle arrive sur le plateau et se retrouve à attendre toute la journée dans un coin, sans explication. « On s'attendait à une coiffure plus classique », finit-on par lui dire. D'ailleurs, « je n'ai aucun souvenir d'avoir été castée sans lien avec ma couleur de peau. Tu n'es jamais quelqu'un de neutre, on te choisit pour ta couleur ou pour ta rondeur », observe-t-elle.

Théâtre de foire

Mais au-delà de ces péripéties, de la précarité, de cette « impression d'être du matériel », Sabine découvre un monde où elle a une voix. Paradoxal ? D'un côté, il y a les petits rôles maltraitants, les violences dont on ne peut pas dire grand chose au risque de n'être jamais rappelée, de l'autre, il y a les mots avec lesquels on joue, qui donnent du pouvoir. Une chance de s'exprimer qu'elle découvre dès le lycée. Sabine s'accroche, « travaille dans le bazar du foyer, où pas grand monde ne fait ses devoirs et où personne n'est là pour nous aider », et obtient son bac. En partie grâce à sa sœur, « brillante, qui m'a fait lire et a entretenu ma culture », note-t-elle. La jeune artiste passe ensuite un an au conservatoire de Montpellier, où les rôles clichés la lassent. Avec son contrat jeune majeur, elle se démène pour être mutée à Paris, où elle entame une école de théâtre. Suivent les déceptions, les coups durs, la fin de l'Aide sociale à l'enfance, d'autres expériences professionnelles, dans la danse africaine notamment, puis son retour vers « la dramaturgie, la réflexion du théâtre, qui me manquaient ».

« Comment critiquer les stéréotypes sans les véhiculer à mon tour ? »

Aujourd'hui, Sabine Pakora monte sur scène avec ses mots, son histoire. « Ma pièce, *La Freak*, est un peu le concentré de blagues qu'on se racontait quand on était jeunes. Si on a la possibilité de parler, c'est qu'on a le moyen de prendre le dessus sur tout ça. C'est une façon de mettre à distance, d'évacuer ce qui nous pose problème. » Elle s'amuse des stéréotypes, mais « comment les critiquer sans les véhiculer à mon tour, comment garder de l'humour tout en offrant une seconde lecture ? » se demande-t-elle, inquiète de nourrir le stéréotype en l'incarnant. Elle choisit donc une autre approche : « Je m'inscris dans la satire, le théâtre de foire. Je veux faire croire que je joue un spectacle tout en me moquant des notables. Mais plutôt que jouer ces femmes avec un accent, je choisis d'incarner un réalisateur, un sociologue... Des figures d'autorité que je me permets de caricaturer et à travers qui je donne à voir et à entendre le regard porté sur les minorités. »